

LE

PARDON OFFERT ET ACCEPTÉ

JEUNE DE SEPTEMBRE 1814*

Sermon sur Ps. LXXXV, 9.

J'écouterai ce que le Dieu fort, l'Éternel dira, car il parlera de paix à son peuple, à ses bien-aimés, afin qu'ils ne retournent plus à leur folie.

A l'ouïe de ces paroles, mes chers frères, ne vous êtes-vous pas demandé en secret si c'est pour l'ancien Israël ou pour nous qu'elles furent prononcées? C'est un de ces passages, en effet, comme il s'en trouve un grand nombre dans nos saints livres, qui, par une vertu divine, quoiqu'ils aient servi jadis à peindre la position du peuple hébreu, s'appliquent si bien à la nôtre, conviennent si bien à telle ou telle circonstance de notre vie, qu'ils semblent faits exprès pour nous. Aussi, quand je l'ai rencontré dans nos Écritures, j'ai senti mon cœur remué comme si Dieu lui-même nous l'adressait encore. Voilà, me suis-je dit à moi-même, voilà ce qu'il daigne aussi nous faire entendre. Voilà ce qu'il fait pour nous, et voilà sans doute aussi ce que nous lui devons en retour de ses bienfaits.

* Après que Genève eût recouvré l'indépendance et la paix.

Je ne viens donc point, comme dans les années précédentes, saisi d'une terreur religieuse, fixer vos regards sur une perspective lugubre, menaçante, et glacer vos cœurs d'effroi pour y produire l'amendement. Non; j'exerce un ministère plus doux et mieux d'accord avec mes sentiments; je viens vous parler de paix, mes chers frères; je voudrais porter dans vos âmes la joie et la consolation; je voudrais les échauffer des ardeurs de la reconnaissance. Je ne retracerai nos malheurs passés que pour mieux vous faire apprécier le calme qui nous est rendu; je ne rappellerai nos égarements et nos fautes que pour vous en montrer le remède et vous en offrir le pardon.

Béni sois-tu, grand Dieu, qui me permets, après tant de solennités mélancoliques, après tant de jeûnes tristes et sombres, de faire entendre à ce peuple un si ravissant langage! Seigneur, que nous ne demeurions pas sourds à ta voix, insensibles à tes faveurs! hélas! nous étions loin de les mériter; nous étions loin de les attendre. Donne-nous d'en être au moins touchés: donne-nous de *ne plus retourner à nos folies*.

Chrétiens! j'aime à le penser: vos cœurs s'émeuvent; ils s'ouvrent d'eux-mêmes aux sentiments que je cherche à vous inspirer, et parmi ceux qui composent cette assemblée, il n'est personne qui ne dise au fond de son âme: *Parle, Seigneur, tes serviteurs écoutent*¹. Amen.

1° *L'Eternel parlera de paix à son peuple*. Qu'il est mélodieux pour l'oreille, qu'il est calmant, rafraîchissant pour le cœur, bienfaisant pour l'âme et l'imagination, le nom de paix, de cette *paix* qui durant tant d'années fut l'objet de nos vœux, de nos ardents soupirs! *La paix!* ce mot tout seul réveille une foule de sentiments déli-

¹ 1 Sam. III, 10.

cieux. Ici vous prévenez tout ce que je pourrais dire ; essayons pourtant de nous arrêter quelques instants sur les pensées et les souvenirs qui se retracent à notre esprit, et puisque le prix d'un bien n'est jamais mieux relevé que par son contraste, et qu'on jouit de ses souffrances même, quand elles sont passées, jetons nos regards en arrière ; parcourons de l'œil cette carrière douloureuse que nous avons fournie, afin de mieux voir d'où l'Éternel nous a tirés, afin de mieux sentir ses bienfaits, de nous en mieux pénétrer.

Depuis combien d'années nous l'avions perdue cette paix qu'il daigne nous rendre ! Que n'avons-nous pas souffert des convulsions qui tourmentaient l'Europe, lors même que nous en étions seulement les témoins ! C'était peu que l'attente inquiète où elles nous jetaient et les récits funestes qui frappaient nos oreilles fatigassent notre âme, attristassent notre existence ; nous fûmes bientôt froissés et meurtris par le choc de ces grands corps près desquels nous étions placés : la guerre, en s'allumant chez eux, fit tarir notre commerce ; l'épuisement de leurs finances ruina nos fortunes ; hélas ! ignorants de l'avenir, nous pensions être arrivés au comble du malheur. Combien de peines nous étions destinés à souffrir encore ! Combien nous nous en serions épargné si nous avions su demeurer unis ensemble et fidèles à notre Dieu ! Mais voilà la plus grande de nos plaies ; l'exemple de cette nation trop célèbre, accoutumée à servir aux autres de modèle, fut trop puissant pour notre faiblesse : le démon de l'impiété qui l'aveuglait mit sur nos yeux le même bandeau ; les furies qui secouaient les torches au milieu d'elle vinrent aussi nous agiter..... Jetons un voile sur ces jours affreux. O religion de mon Sau-

veur, qui seule, en ces jours de crise et de vertige, pouvais garder nos cœurs et nos esprits, qu'il nous en a coûté pour nous être éloignés de toi ! Le châtement ne se fit pas longtemps attendre. Vexés en mille manières, pressés de toutes parts, tels que le faible oiseau qui se débat entre les serres du milan cruel, nous résistâmes quelque temps, pour sauver notre liberté expirante : il fallut enfin périr. Genève cessa d'être Genève. Accoutumés à chérir une petite patrie, nous nous vîmes perdus dans l'immensité d'un grand empire. Durant les premières années, quelques maux du moins nous furent épargnés ; mais enfin il a fallu partager toutes les infortunes de ceux dont nous avons partagé tous les égarements. Au lieu de ce gouvernement qui nous avait toujours régis avec tant de douceur, nous avons vu le pauvre pressuré, contraint, pour payer le prince, d'avoir recours à la charité publique. Nous avons vu chanceler ces antiques établissements dont Genève s'honorait, et nos hospices, menacés d'une entière destruction. Nous avons vu le fruit de nos sueurs ou de notre industrie s'engouffrer dans le torrent qui dévorait tout. Nous avons vu nos citoyens qui n'avaient jamais eu à défendre même le sol natal, contraints de partir pour des guerres lointaines et désastreuses : nos fils arrachés des bras maternels allaient grossir le nombre de ces soldats destinés à périr misérablement, après avoir été privés de toutes les nécessités du corps et de l'âme. Ces malheurs étaient si grands que la piété même et la vertu les rendaient plus sensibles, et que des parents chrétiens eussent préféré voir souffrir et mourir leurs enfants sous leurs yeux, à les voir s'éloigner pour suivre ces cohortes infortunées. Chaque année augmentait les victimes, ap-

pesantissait les charges, aggravait tous les maux. — Et ce qui était plus terrible encore, c'est le poison moral qui nous infectait. Plus d'appui pour la religion et les mœurs. Sentiments et principes, tout se relâchait ; les âmes flétries n'avaient plus d'autres mobiles que ceux des passions. Toutes les ambitions se portaient vers la grande cité, centre de la corruption : l'esprit national lui-même s'éteignait ; les liens de famille, qui consolent d'ordinaire dans les malheurs publics, étaient près de se rompre. Le père était forcé de se détacher de ses fils pour souffrir moins : le jeune homme, pour qui il ne restait point d'avenir, s'étourdissait d'avance par les plaisirs et l'oubli des devoirs ; il méconnaissait la voix paternelle.

A tous ces maux, l'esprit humain n'apercevait aucune issue, aucune chance qui pût nous sauver, aucune main qui pût nous retirer de ce gouffre : espérance, honneur, liberté, religion, tout semblait perdu pour jamais. Tous les États presque également travaillés ne laissaient pas même la triste ressource de chercher une autre patrie : nous nous sentions entraînés, poussés jusqu'au fond de l'abîme avec l'affreuse indifférence du désespoir.

C'est dans ce moment de détresse, d'obscurité aux yeux de l'homme ; c'est dans ce moment, qui semblait le triomphe de l'enfer, que l'Éternel a parlé de paix à la terre. Une ligue sainte se forme, unique dans l'histoire. Tous les peuples se lèvent comme un seul homme. A la tête de ces guerriers, plus nombreux que les sables de la mer, s'avancent les potentats de l'Europe : ils marchent au nom de Dieu et de la justice : ils invoquent la Providence à laquelle ils rapportent la gloire des grandes choses faites par leurs bras : elle est leur force ; elle est

leur espérance ; elle est leur cri de ralliement : ils viennent conquérir la paix qu'elle veut donner au monde ; ils viennent étonner l'univers par une magnanimité sans exemple. Alors semblent se réaliser tous les rêves d'un cœur généreux : alors on voit le vainqueur craindre d'user de la victoire ; alors pour quelque temps du moins tous les peuples se nomment frères. Oh ! quelle âme ne serait émue ! O conseil du Très-Haut ! ô Providence ! je t'aperçois sans voile ! Mon œil est ébloui ; je chancelle ; je succombe par l'excès du ravissement..... Le monde respire donc après tant de douleurs ! L'épée rentre dans le fourreau. L'Europe si longtemps désolée, dévastée par le fer et le feu , traversée de tous côtés par des fleuves de guerriers, arrosée de sang et de larmes, l'Europe va renaître à la prospérité. Elle verra bientôt se ranimer le commerce et l'industrie. Elle goûte déjà les doux fruits de la paix : les navires voguent librement sur les mers ; les voyageurs parcourent sans obstacle les régions diverses ; le captif voit tomber ses fers ; une foule de citoyens reviennent à leurs foyers, et se livrent d'avance aux transports de fils, de père, d'époux ; les nations et les familles se rouvrent au sentiment du bonheur, à la sécurité de l'avenir, et dans le souvenir même des longues tourmentes qu'elles ont souffertes, elles puisent l'heureux espoir d'un long calme.

Dans ce bonheur universel, dans cet affranchissement général, chrétiens, nous avons trouvé le nôtre ; mais c'est trop peu dire ; il a été marqué par des bienfaits particuliers. Leur souvenir inonde mon cœur, ma bouche voudrait les raconter tous à la fois.

Parlerai-je de ces délivrances éclatantes, répétées au moment du péril le plus pressant, comme si Dieu n'avait

permis que Genève fût menacée que pour faire voir qu'il en était lui-même le défenseur ? Parlerai-je d'une grâce non moins touchante : ce réveil , cette résurrection de l'esprit national , de l'esprit de nos ancêtres , ces sacrifices faits à l'amour de la paix , ces sentiments d'union , de sagesse , de patriotisme , qu'il a mis dans le cœur de nos concitoyens durant ces jours de crise , qui nous ont honorés aux yeux de l'Europe , et semblent avoir effacé nos taches ? Parlerai-je de cette renaissance de la patrie , à laquelle nous osons à peine croire encore ? Grand Dieu ! nous nous retrouvons libres et Genevois ! Un gouvernement placé au milieu de nous , fait pour nous , un gouvernement occupé de nos intérêts et de notre bonheur a remplacé celui je m'arrête ; sous le gouvernement paternel de nos magistrats chacun de nous est assuré de sa propriété . Le négociant peut se livrer avec calme à ses spéculations , l'artisan et le cultivateur , déployer leur activité ; tous les talents , paralysés et flétris sous l'oppression , peuvent reprendre leur essor ; le père peut voir avec complaisance ses enfants s'embellir et croître comme de jeunes oliviers ; il n'est plus forcé , contre le vœu de la nature , de leur souhaiter des difformités et des maladies pour les garder auprès de lui . Et ce qui met le comble à ses biens , c'est l'espoir d'en perpétuer la durée par notre union avec nos antiques et fidèles alliés , avec un peuple aimé , considéré de tous les peuples , assez puissant pour faire respecter notre indépendance et nous assurer cette paix dont , plus que tout autre , il est appelé à jouir , et par sa politique et par l'intérêt même de ses voisins .

Mais quelque précieuses , quelque inestimables que soient ces grâces , il en est de plus précieuses , mille et mille

fois plus précieuses qui doivent occuper le premier rang dans nos affections et dans nos pensées; je veux dire cette paix avec lui-même que Dieu daigne nous offrir, en considération du grand sacrifice offert pour nous sur la croix, cette paix sans laquelle il n'y a point de sûreté, d'espoir, d'existence pour ses créatures; cette paix qui partant d'une région plus élevée est à l'abri des orages qui bouleversèrent si souvent la terre, cette paix qui ne dépend ni des caprices des hommes ni de leurs calculs intéressés, ni de leurs passions fougueuses, ni de leurs insurmontables préventions, dont nous seuls pouvons nous priver, et à laquelle l'univers entier ne saurait donner atteinte; cette paix dont l'homme sent le besoin, qu'il regrette, après laquelle il soupire même en excitant des tempêtes dans son cœur; cette paix *qui surpasse toute intelligence*¹; cette paix nous est offerte dans ces jours de salut; nos communions, notre jeûne sont les temps favorables où Dieu nous invite à faire la paix avec lui, à renouveler l'alliance qu'il a traitée avec nous par son Fils; où il veut mettre le comble à toutes les grâces dont nous avons à le bénir. Oui, Seigneur! ce qu'il y a de plus ravissant dans tes faveurs temporelles, c'est qu'elles nous annoncent que ton courroux est apaisé; c'est qu'elles sont un signe de réconciliation avec toi. Ils ne sont plus ces tristes jours où nous ne pouvions parler de tes anciennes gratuités sans amertume; où lorsque nous disions à nos fils ton antique protection, nous étions contraints d'ajouter: Elle ne repose plus sur cette terre malheureuse. Ton bras s'est déployé pour nous comme autrefois pour nos pères: c'est le gage de notre pardon; ce sont,

¹ Phil. iv, 9.

ô bonté infinie ! ce sont des arrhes de paix, non-seulement pour la vie présente, mais pour l'éternité, pour cette bienheureuse éternité où nous goûterons la paix dans toute son étendue, pure, inaltérable, comme on ne la goûte point ici-bas où les joies sont toujours mêlées de peines et de contrariétés, où l'esprit et le cœur de l'homme gâtent par leur inquiétude, par leur inconstance, les biens même les plus désirés.

Telles sont, mes frères, les espérances que notre grand Bienfaiteur nous permet de concevoir. Telles sont les promesses qu'il nous fait dans ces fêtes augustes et touchantes de la religion. Il semble qu'il veuille étaler à nos yeux les merveilles de la grâce après nous avoir fait admirer celles de la Providence, comme pour faire un dernier appel à nos âmes, pour rendre plus vives et plus profondes nos émotions de gratitude et d'amour. Ainsi s'accomplit ce que dit le roi-prophète : *L'Eternel, le Dieu fort parlera de paix à son peuple*. Ainsi, mes frères, soit que nous regardions au ciel ou sur la terre, soit que nous jetions les yeux sur nous-mêmes ou sur les objets qui nous environnent, tout nous parle de paix ; tout nous annonce la paix ; tout nous fait sentir le prix de cette paix que Dieu nous offre. Mais il en est de ce bien comme de tous ceux de la nature et de la grâce ; nous ne pourrons en jouir qu'en entrant dans les vues du Seigneur. Qu'avons-nous donc à faire pour nous l'assurer ? Qu'est-ce que Dieu attend de nous ? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner.

Il° *L'Eternel parlera de paix à son peuple, afin qu'ils ne retournent plus à leurs folies*. O miséricorde céleste ! quels sacrifices en retour de ses grâces le Seigneur n'aurait-il pas droit d'exiger de nous ! Et cependant, les con-

ditions qu'il nous impose sont elles-mêmes un bienfait : elles ont pour objet notre bonheur : ce qu'il nous demande, c'est de ne plus *retourner à nos folies*.

Le péché, mes frères, est une folie : jamais ce mot ne fut mieux appliqué, dans son acception la plus naturelle et la plus étendue. Je pourrais vous dire qu'il est une folie parce qu'il produit mille illusions, mille égarements, parce qu'il nous trompe, nous abuse et nous tourmente en mille manières ; mais c'est assez d'une seule idée ; le péché est une folie, parce qu'il nous éloigne de la vertu pour laquelle nous sommes faits, ou pour mieux dire de Dieu, l'unique source de la vertu, du bonheur et de la vie. Le pécheur vit dans l'erreur la plus grossière, la plus honteuse ; dupe de son propre cœur, jouet de ses passions, il tend à la misère par la route même qu'il croit mener au bonheur.

Ce que je dis des particuliers n'est pas moins vrai des peuples. Ils ne sauraient s'écarter des grandes règles de la morale sans préparer sourdement les causes de leur décadence, de leur ruine. En vain la politique parle de crimes heureux ; l'expérience nous apprend que toutes les fois qu'une nation manque aux lois de la piété, de la justice, de la tempérance, elle introduit dans le corps social un poison lent qui le mine et le dévore. — Mais nulle part le péché n'est une folie plus absurde, plus révoltante que chez un petit peuple particulièrement favorisé de la Providence, et qu'elle vient de sauver, dont le sort cependant n'est point encore fixé, et ne peut devenir prospère, qu'autant qu'elle daignera prendre sa cause en main, achever l'œuvre qu'elle a commencée ; chez un petit peuple, en un mot, qui n'a vécu, ne peut vivre que de sa protection.

Ici, mes frères, notre conscience n'élève-t-elle pas la voix ? Ne nous dit-elle pas que nous sommes ce peuple, ce peuple singulièrement béni du ciel, et néanmoins coupable, et néanmoins ingrat ? Mais ce ne serait pas assez de cet aveu ; il faut porter le fer jusqu'au fond de la plaie pour en extraire la corruption. Que chacun donc sonde sa conscience pour voir en quoi il s'est rendu coupable ; qu'il cherche ce qu'il a mis pour sa part dans cette masse d'iniquités qui faisait descendre sur nous les fléaux du ciel. Qu'il cherche de bonne foi les folies auxquelles il est enclin. Je voudrais aider chacun de vous dans cet important examen ; mais, forcé de me borner aux traits qui conviennent au grand nombre, je les réduis à deux principaux : 1° la vanité, le luxe et l'amour du plaisir qui sont inséparables ; 2° la tiédeur et l'indifférence pour la religion.

1° C'est une vérité généralement reconnue, que nous nous sommes fort éloignés de la simplicité de nos ancêtres. Nous avons des besoins et des jouissances qu'ils ne connaissaient point. Ils célébraient avec joie, je le sais, quelques époques intéressantes ; mais, laborieux et retirés dans le cours ordinaire de la vie, leur simplicité accoutumée fournissait à ces dépenses auxquelles souriait la sagesse elle-même. Dans une situation bien différente, nous avons conservé les mêmes fêtes et nous y joignons mille autres occasions de plaisir et de dépense. A cet égard il est une différence sensible entre nous et les habitants des contrées voisines : on remarque avec surprise, lorsqu'ils viennent parmi nous, combien notre vie est plus coûteuse que la leur. Aussi, j'en ai souvent gémi, nous ne pouvons soutenir la concurrence ; nous les voyons recherchés, employés : nous les voyons souvent l'empor-

ter sur nous et réussir où nous échouons. — Ce goût du luxe et du plaisir avait pris avant nos malheurs un essor effrayant ; il ne s'est pas ralenti ; il nous possède toujours : rien ne coûte quand il s'agit de s'amuser et de se parer pour quelque réunion ; les mêmes personnes qui n'ont rien, disent-elles, pour payer un ouvrier, un domestique, pour soulager leurs frères ou pour faire instruire leurs enfants, trouvent toujours de quoi fournir aux amusements et à la vanité : il suffit de la fête la plus insipide pour attirer une foule insensée ; il n'est pas rare d'y voir courir tous les habitants d'une maison ; il n'est pas rare d'y voir une mère de famille elle-même y traîner ses petits enfants sans égard pour leur faiblesse ; y transporter son tendre nourrisson, comme pour leur faire respirer à tous de bonne heure, et sucer avec le lait, le goût empoisonné du plaisir. Dans les époques les plus désastreuses, dans ces jours de deuil et de sang où l'Éternel nous appelait à gémir, à l'invoquer, où le glaive transperçait l'âme des mères, la fureur du plaisir nous dominait encore ; on se livrait à des joies bruyantes comme pour insulter à la fois aux sentiments de la nature et aux jugements du ciel.

Est-il besoin de vous montrer la folie de ces penchants ? Le luxe et les plaisirs semblent être l'apanage de ceux qui vivent près des rois et dans les grandes cités : ils leur sont cependant nuisibles parce qu'ils dessèchent le cœur, tuent la réflexion, étourdissent la conscience, dérangent les affaires, appauvrissent le corps et l'âme. Mais combien ne sont-ils pas plus funestes à l'habitant des campagnes, dont ils contrarient absolument la destination ; à l'habitant des campagnes, pour qui la simplicité est une vertu d'état ; à l'habitant des campagnes, dont les revenus

sont bornés, qui, pour se soutenir et voir fructifier ses domaines, doit réduire ses besoins au nécessaire absolu et se livrer tout entier aux soins de sa vocation ! L'amour du plaisir est pour lui le plus grand ennemi du bonheur. Il fut appelé par la Providence à trouver ce bonheur dans le cercle paisible de ses travaux. Supposons-le, tel qu'il doit être, indépendant, tout occupé de ses affaires et les voyant prospérer, son sort est digne d'envie. Quelle douceur ne trouve-t-il pas à cultiver ses champs sous l'œil du Très-Haut qui le bénit, à la vue des belles scènes de la création ! Le repos est assaisonné pour lui par la fatigue, et ce repos a mille délices : ses travaux sont variés par les saisons ; chaque mois amène quelque soin nouveau, quelque espérance, quelque richesse nouvelle ; il recueille les fruits de la terre entouré des siens, en faisant retentir l'air de ses chants : une promenade avec ses enfants ou sa compagne pour visiter ses vignes et ses prairies, une veillée de famille, une dévotion domestique, voilà des jouissances simples et pures, mille fois plus douces que toutes celles que pourraient lui donner la dissipation et la vanité. Ses passions bouleversent toute sa vie ; elles l'arrachent à ses travaux qu'il néglige ou qu'il fait mal et précipitamment, pour réparer le temps perdu : elles l'en dégoûtent ; ce qui est plus fatal encore, elles le rendent mécontent de son sort ; elles allument dans son sein mille désirs qu'il ne peut satisfaire ; au lieu des jouissances innocentes qu'il trouvait naturellement sur sa route, il a besoin d'être sans cesse agité par le mouvement et le bruit : elles détruisent toute proportion entre les revenus et les dépenses ; et dès lors quelle source ne s'ouvre pas pour lui d'embarras, d'inquiétudes, d'humiliations, de chagrins amers ! Ainsi le cultivateur,

si fortuné quand il conserve l'esprit de son état, le goût de la retraite et la simplicité des mœurs, devient, quand il s'en éloigne, le plus misérable des êtres.

Mais il y a plus ; ses mœurs se corrompent nécessairement : l'étourdissement, l'ivresse où jettent le plaisir et la vanité conduisent à l'oubli de la règle ; non-seulement elles disposent à manquer au devoir, mais elles en fournissent l'occasion. Eh ! n'est-ce pas dans les lieux où l'on se livre au vin, à de folles joies, que les désordres prennent naissance ? Comment les mœurs n'auraient-elles pas à souffrir de ces danses qui ne finissent plus comme jadis avec la clarté du jour ?

Voilà comment nous perdons les mœurs en nous éloignant des antiques usages qui les préservaient. Aussi le temps n'est plus où toutes nos jeunes filles étaient, par leur modestie, la gloire de leur pasteur, l'honneur de cette paroisse. Hélas ! si nous n'y prenons garde, la pudeur et la modestie ne survivront pas longtemps à celles qui en étaient parmi nous l'aimable modèle, à celles qui nous offraient l'exemple de la simplicité, de l'amour de la retraite comme de toutes les vertus. La terre les couvre ; leur famille les pleure, et les amis des mœurs s'aperçoivent douloureusement qu'elles ne sont plus..... Je ne puis m'arrêter sur cette pensée cruelle..... Mes chers frères, je vous en conjure, sachons renoncer à ces folies, à l'amour du plaisir, aux dépenses vaines, aux habitudes coûteuses. Efforçons-nous d'assortir notre vie à notre position ; c'est le secret du bonheur comme de la vertu ; c'est le moyen de goûter les plaisirs délicieux que nous a préparés la Providence. Plus que jamais ces conseils sont de saison ; oui, voici le moment où il faut revenir à la simplicité de nos pères. Nos malheurs, nos

espérances, les châtimens et les bienfaits du Seigneur, le passé, le présent, l'avenir, tout nous en fait la loi. Les maux que nous avons soufferts ont laissé de profondes traces; l'épuisement où ils nous ont jetés ne peut cesser en quelques jours : placé en des circonstances difficiles, le gouvernement, malgré ses desirs, ne peut venir de longtemps d'une manière efficace à notre secours : il faut nous aider nous-mêmes avec énergie; il faut, pour retrouver notre ancienne prospérité, déployer tout ce que peuvent l'industrie, le travail, une sévère économie. Mais aussi nous aurons la douceur de penser que nos peines ne seront point perdues, et que le fruit de nos soins, de nos épargnes, sera pour nous. La Providence qui nous rappelle avec tant de force à la sagesse, la Providence bénira nos efforts. Entrer dans ses vues à cet égard sera déjà nous rapprocher de notre Dieu. Hélas ! nous nous en étions trop éloignés : le goût du luxe et du plaisir, c'est leur plus fatal effet, le goût du luxe et du plaisir conduit à la tiédeur, à l'indifférence pour la religion.

2° Nous l'avons suivie, ô mon Dieu, cette route funeste; nous nous sommes éloignés de toi. Effrayés des pas que nous avons faits, nous avons paru nous arrêter un moment. Oui, mes frères, je le sais; je ne puis l'oublier : vous avez paru revenir à la piété, vouloir consoler votre pasteur; vous en avez pris l'engagement; mais qu'a-t-il produit cet engagement qui vous a fait tant d'honneur, qui vous a valu tant d'estime? une estime qui me serait si douce si je n'avais la douleur de penser qu'elle est peu méritée ! Vous vous êtes abstenus de scandales éclatans; vous n'êtes pas devenus plus zélés et plus fidèles; vous êtes demeurés tièdes; vous êtes encore pour la plupart de ces tièdes dont Jésus a dit qu'il les vomira

*de sa bouche*¹. Vous aviez promis de rendre un culte au Seigneur dans vos maisons, de donner à vos enfants une éducation religieuse, de vous montrer assidus à venir dans le sanctuaire. Or, sur tous ces points, n'êtes-vous pas à peu près tels que vous étiez auparavant? Le culte domestique ne s'est point relevé; si j'en excepte quelques familles, il achève de se perdre. L'éducation des enfants est peut-être tous les jours plus terrestre et tous les jours moins religieuse. Chaque année on nous les envoie plus ignorants des choses de la foi, plus étrangers aux premiers éléments de la religion : chaque année ils auraient un besoin plus pressant de nos instructions, et on les en prive sous le moindre prétexte; on les retient pour la moindre affaire; on leur permet d'y manquer pour le plus frivole divertissement; il semble que ce soit parmi nous une maxime reçue, que le plaisir et les affaires doivent l'emporter sur tout. A peine dans le jour du Seigneur, à l'heure du premier service, en voit-on quelques-uns occuper ici ces places qui leur sont réservées, ces places où nous les cherchons, où il est si doux de voir d'aimables enfants venir apprendre à servir le Créateur. Hélas! ils suivent l'exemple de leurs pères : les femmes, plus sensibles à la voix de la piété, trouvent quelque plaisir à venir dans le temple; mais les chefs de famille, sur lesquels les enfants sont portés à se régler, ne s'y montrent que rarement : leurs bancs demeurent à moitié vides, et sans les étrangers qui souvent les remplissent, ils paraîtraient déserts.

Qu'arrive-t-il encore de cette tiédeur? Lorsque de loin en loin on se croit obligé de paraître à l'église, on vient

¹ Ap. III, 16.

avec nonchalance, avec une secrète répugnance, sans aucun dessein de s'approcher de Dieu, sans aucun désir de mettre en pratique ce qu'on entendra ; on arrive après l'heure ; on trouble le service pour l'abrégé. Quelle impression peuvent faire les enseignements de la religion sur de tels auditeurs ? Ah ! la parole, *cette épée à deux tranchants*¹ qui jadis pénétrait les cœurs, s'é mousse sur des âmes tièdes, ses coups s'amortissent ; elle perd toute son influence. Aussi que produisent nos exhortations ? Les prédicateurs de la ville ont quelquefois la douceur de voir l'effet de leurs discours ; moi-même, pourquoi me forcez-vous de vous tenir ce langage ? moi-même, lorsque j'y vais porter les leçons de l'Évangile, ce que je ne fais qu'avec peine, vous le savez, par le regret de m'éloigner de vous, j'ai la consolation de voir former des résolutions de vertu, d'obtenir des aumônes, quelquefois même d'arracher quelque triomphe aux passions ; mais ma joie est flétrie par cette pensée que je n'ai point le même succès auprès de mes enfants, et que les brebis que j'ai nourries sont moins dociles à ma voix que celles dont je ne suis pas le pasteur.

Qu'arrive-t-il enfin de cette tiédeur ? on finit sa vie comme on l'a passée ; on meurt comme on a vécu. Les mourants, quand on nous appelle auprès d'eux, ce qui n'arrive pas toujours, ne sont pas en état pour la plupart d'entendre la voix de la religion et de goûter ses consolations divines. Ils nous regardent avec des yeux distraits, étonnés, tandis que nous leur parlons de l'Éternel, du Sauveur du monde ; ces hommes qui furent intelligents pour les choses de la terre ne peuvent comprendre celles

¹ Hébr. iv, 12.

du salut. Ainsi part une âme insensée pour un monde nouveau qu'elle n'a point voulu connaître, pour lequel elle n'a rien fait, dont elle a méprisé les espérances et dédaigné les terreurs qui vont se changer pour elle en réalités.

O folie! ô fatale tiédeur, la plus terrible de toutes les folies! Grand Dieu! serait-ce donc là notre sort? Faut-il que nous vivions, que nous mourions loin de toi? Quoi! es habitants de ces campagnes chéries, ces hommes qui, placés plus près de la nature, sont destinés plus particulièrement à te servir, à t'aimer, ces hommes que la piété peut rendre si intéressants pendant leur vie, si tranquilles à l'heure de la mort, ils ne s'attacheraient pas encore à toi! Seigneur! tu ne nous as point abandonnés jusqu'ici à notre égarement. Tu as employé tous les ressorts pour nous ramener à tes pieds; tu nous as fait passer successivement par toutes les émotions de la douleur, de la crainte, de l'espoir, de la joie, comme pour rendre à nos cœurs leur sensibilité perdue, pour les forcer d'apprécier tes bienfaits, et de t'en bénir avec les transports de la reconnaissance. Ah! quel serait notre délire si nous résistions encore! nous avons été insensés jusqu'ici; mais combien le serions-nous davantage, si nous retournions à nos folies, si dans ces jours où *nous entendons ta voix* qui nous parle avec tant de force et de douceur, où nous ne pouvons la méconnaître, où nous sommes forcés de dire : l'Éternel a parlé, *nous endurcissions notre cœur*¹! Quel espoir nous resterait? ta miséricorde épuisée n'aurait plus de ressource; ton amour se tournerait contre nous; ta majesté suprême serait intéressée à nous punir.

¹ Ps. xcvi, 8.

Seigneur ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Aux dispensations merveilleuses de la Providence dont nous ne sommes pas assez émus, ajoute l'action puissante de ta grâce : ouvre nos âmes à la reconnaissance, à la sagesse. Chrétiens ! joignez-vous à moi. Unissons nos vœux à ceux de nos concitoyens prosternés comme nous devant le Seigneur. Élevons tous ensemble nos cœurs et nos voix vers le Dieu de nos pères, vers le grand arbitre des événements et l'auteur de tout don parfait. Demandons-lui de ne pas rendre inutiles les grandes choses qu'il a faites pour nous. Promettons, jurons à ses pieds d'entrer dans ses vues, d'écouter ce qu'il daigne nous dire, et de concourir à l'accomplissement de ses desseins de miséricorde ; surtout prions-le de bénir, de rendre efficace cette résolution qu'il nous inspire : mettons ensuite la main à l'œuvre sans délai ; au sortir de ce temple, dans ce jour, et tous les jours de notre vie, travaillons à la noble tâche de régénérer les mœurs publiques.

Magistrats, et vous qui êtes les premiers parmi nous ! j'aime à reconnaître que cette église vous doit beaucoup. Qu'elle vous doive davantage encore. Redoublez d'attention, de zèle, de sollicitude pour l'intérêt des mœurs. Que les anciens du troupeau, les propriétaires, les maîtres, tous ceux qui ont quelque influence, qui peuvent seconder les magistrats et le pasteur, se joignent à eux. Qu'ils veillent sur leurs serviteurs, sur leurs ouvriers, sur leurs locataires, pour les retenir dans l'ordre et la simplicité. Qu'ils les excitent à la piété, à une vie religieuse, de toutes leurs forces, par leur exemple, leurs discours, par toutes leurs actions et tous leurs entretiens.

Que les pères, pour le bien général et pour celui de leurs enfants, reprennent la dignité qui leur convient et

L'autorité dont les revêtit le Créateur. Qu'ils se pénètrent de cette grande pensée que , laisser tout faire à leurs fils , leur permettre de *marcher selon le regard de leurs yeux , selon le désir de leur cœur* ¹ , c'est l'infaillible moyen de les corrompre. Qu'ils tiennent d'une main douce et ferme à la fois les rênes du pouvoir. Tout dépend d'eux : chefs du gouvernement domestique, en réglant leurs familles, il régleront la société ; ils feront le bonheur de cette société ; ils feront le bonheur de ceux qui leur doivent le jour. Il ne faut pour cela que deux choses : s'attacher fortement à leur donner l'habitude de la simplicité et celle de la piété. Qu'ils les accoutument à mener une vie retirée, frugale et même un peu dure. Les privations leur deviendront peu sensibles : les jouissances les plus simples auront pour eux mille douceurs, et comme ils auront peu de besoins, ils seront toujours en état d'y pourvoir. Qu'ils impriment profondément dans leur âme l'amour et la crainte du Dieu qui les a faits, du Sauveur qui les a rachetés et qui les jugera. Qu'ils leur apprennent à respecter inviolablement les jours sacrés , à mettre à la première place, à faire passer avant tout les devoirs de la religion, et la religion les préservera de toute souillure. Elle sera le guide de leur vie. Elle les rendra heureux dans le temps, heureux dans l'éternité. L'église et la société trouveront en eux des hommes intègres, laborieux et fidèles, qui feront leur gloire et leur richesse.

Jeunes gens ! vous avez de grands devoirs à remplir. Un avenir nouveau s'ouvre pour vous. Comme Isaac, vous êtes descendus du bûcher à la voix de l'ange du Seigneur, et vous avez été rendus à vos familles : comme

¹ Ecc. xii, 1.

lui, vous devez glorifier le Seigneur et consacrer à la piété, à la sagesse, les jours qui vous sont conservés. Ce n'est plus le temps où vos folies trouvaient quelque excuse dans le besoin de vous étourdir sur un sort funeste, où, ne pouvant vous flatter d'être à votre tour époux et pères, vous étiez pardonnables peut-être de chercher au moins quelques vaines joies au défaut du bonheur. Maintenant vous rentrez par un miracle dans la paisible route où marchèrent vos devanciers. Vous pouvez espérer de parcourir les différents âges et les divers états de l'homme. Vous retrouvez une patrie : il faut vivre pour elle, et pour le Dieu qui nous a délivrés : il faut que nous trouvions en vous désormais les hommes dont nous avons besoin, et que la Providence vous appelle à devenir.

Tous ensemble, mes chers frères, réunissons nos efforts. Qu'un noble zèle de patriotisme et de religion nous enflamme. Ayons à cœur de faire revivre les beaux jours de Genève. Que ces sentiments paraissent dans toute notre conduite. Alors, nous pourrons espérer un avenir plus fortuné ; alors nous pourrons jouir des gratuités du Seigneur envers notre Sion.

Il sera lui-même notre *soleil*, notre *bouclier*, notre *retraite*¹ assurée. Il sera d'âge en âge avec nous et nos enfants comme il était avec nos pères.

La grâce alors à la foi s'unira,
Et la justice embrassera la paix.

Alors, après tant et de si violents orages, nous pour-

¹ Ps. LXXXIV, 12; CXLIV, 2.

rons finir paisiblement notre carrière ici-bas, quitter cette patrie terrestre sans inquiétude sur son sort, et passer avec joie dans notre patrie céleste, dans le séjour de l'éternelle paix. Amen, amen.